NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

55 N° 1 1928

Jean d'Avila et ses Œuvres (1500-1569)

J.M. DE BUCK (s.j.)

p. 30 - 49

https://www.nrt.be/it/articoli/jean-d-avila-et-ses-oeuvres-1500-1569-3277

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jean d'Avila et ses Œuvres

(1500-1569)

Tous les historiens de la littérature espagnole s'accordent à voir en Jean d'Avila un représentant authentique du sentiment religieux castillan. Mais pourquoi un grand nombre d'entre eux ne lui assignent-ils qu'une place secondaire et le considèrent-ils comme un homme de peu et une sorte de parent pauvre?

Le problème ainsi posé ne laisse pas que d'être piquant. Les raisons ne manquent certes pas pour expliquer cette disgrâce apparente. Pénétré d'une spiritualité toute personnelle — *suo modo spirituales* dira saint Ignace des disciples du Bienheureux — notre auteur ne voulut jamais s'agréger à aucune famille religieuse qui aurait canalisé son action. Il renonça, après de multiples hésitations, à s'enrôler dans la Compagnie de Jésus; il admirait saint Ignace mais refusa d'être son disciple. Il encouragea autant qu'il le put la réforme thérésienne; ses rapports personnels avec sainte Thérèse sont connus, et saint Jean de la Croix utilisa au Calvario les disciples qu'il avait formés. Il dirigea pendant plusieurs années saint Jean de Dieu, le futur fondateur des Hospitaliers. Il bâtit, selon le désir du Concile de Trente, des séminaires, des universités et des collèges et en céda quelques-uns à la Compagnie de Jésus. Mais personnellement il ne voulut jamais s'inféoder à aucun mouvement religieux comme tel. Il resta un indépendant.

Sa personnalité en fut peut-être accrue, mais ses œuvres, leur publication et leur diffusion en pâtirent ; et si beaucoup ne leur accordent qu'une attention réduite, c'est moins parce qu'ils en ignorent la valeur intrinsèque que parce qu'elles n'expriment pas, comme celles de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix ou de saint Ignace, l'essence du mouvement ascétique et mystique dont elles sont issues.

Quelques traits distinctifs de l'œuvre avilienne.

L'unité de sa pensée et sa richesse théologique nous interdisent toute analyse sommaire. Son œuvre est trop complexe pour tenir dans une définition de catalogue.

Jean d'Avila écrit entre les années 1520 et 1569. Son œuvre ne s'insère donc pas, à proprement parler, dans le grand mouvement *mystique* qui commence immédiatement après lui. Elle l'annonce et l'explique en partie. Avila ne prétend nullement nous donner ses expériences du divin. Rien de moins *biographique* que son œuvre. S'il semble redouter le phénomène mystique parce qu'il en a constaté maintes fois le danger, il ne le méprise ni ne le mésestime. Sa doctrine commande une attente respectueuse de l'appel divin. Il sait trop bien — telles de ses lettres en feraient foi (1) — que Dieu attire l'âme qu'il veut et quand il le veut.

Grand directeur de conscience, habitué de voir les âmes à nu, il savait par expérience l'urgence de certaines réformes morales. Le relâchement de certains prêtres l'afflige (2). L'ignorance dogmatique des fidèles le terrifie et, certes, si

(1) Sa lettre à sainte Thérèse, par exemple. On sait que la sainte lui fit tenir le *Livre de sa vie* et voulut savoir s'il approuvait les grâces qu'elle y avait consignées. Sa réponse ayant été favorable, sainte Thérèse en conçut une grande tranquillité au sujet des faveurs dont elle était l'objet. — (2) Sa prédication coïncide avec le Concile de Trente, qui poursuivait, comme on le sait, la réforme morale de la chrétienté.

quelqu'un dans la chrétienté dut se réjouir des décrets disciplinaires du Concile de Trente, ce fut Avila.

Il va donc au plus pressé. Il appartient aux nécessités de son temps. Il prépare ainsi et rend possible la merveilleuse efflorаison mystique qui produira sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Louis de Grenade, Pierre d'Alcantara. *Il est un initiateur*, et c'est sa gloire. Moins attiré que ses successeurs immédiats par le fait mystique, Avila est un *théoricien de la spiritualité commune*.

Chez lui *pas de divorce entre la pensée et l'action*. Si sa santé lui eût permis d'entrer dans un ordre religieux, il nous affirme qu'il eût choisi la Compagnie de Jésus parce que, en se consacrant à la prédication et à l'enseignement, elle répondait parfaitement à la préoccupation constante de son esprit : la réforme de l'Église.

S'il donne quelque conseil à ses amis — et Dieu sait s'il en est prodigue — il l'appuie toujours sur un principe général qui lui confère sa valeur et en montre l'opportunité. On a souligné son *souci de la pensée éthique* (1), et voilà qui est excellent à condition de montrer qu'elle découle de sa grande science doctrinale et scripturaire.

Ascétique plutôt que mystique, la pensée d'Avila est de plus éminemment *christologique*. Louis de Grenade, son premier biographe, ajoute une nuance précieuse en la qualifiant de *paulinienne*. Le *Christ auteur et consommateur de toute sainteté*, voilà le centre vivant et fécond de toute son œuvre théologique. Moraliste et ascète, pourquoi l'est-il, sinon parce que tout son enseignement moral converge vers l'imitation de Jésus, Dieu « humanifié » comme il se plaît à le dire, modèle et source de toute vie chrétienne? Et celle-ci, en quoi consiste-t-elle sinon à le suivre, c'est-à-dire à écarter

(1) Cette expression, qui me paraît fort heureuse, est de M. J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*. Paris, Alcan, 1924, p. 206-207.

pratiquement les obstacles à l'infusion de sa grâce d'abord, à son accroissement normal ensuite ?

Quelle que soit la qualité littéraire de ses œuvres, leur valeur théologique est incontestablement de la plus haute importance. Cette sensibilité à l'égard du Christ, cette charité débordante leur communique un charme que n'ont pas les traités trop spéculatifs de ses contemporains. Voilà la raison pour quoi l'*Epistolario* est empreint de cette *saveur moderne*, de cette spontanéité vivante que nous aimons retrouver dans tous ceux qui ont su s'abstraire de la pure spéculation théologique pour nous montrer les réactions intimes de leur âme. S'il est donc permis d'insister sur des caractéristiques plus accessoires de l'œuvre Avilienne, on aurait grand tort d'omettre celle-ci, qui nous la rend au premier chef sympathique.

L'Epistolario.

L'*Epistolario* n'est pas à proprement parler un traité de spiritualité. Il n'est pas non plus un recueil de lettres postiches, comme on en rencontre quelques-uns à cette époque. C'est une véritable correspondance adressée à des particuliers.

Il est par conséquent difficile d'en dégager la doctrine générale. Écrites au jour le jour, elles répondent aux difficultés courantes de la vie spirituelle. Leur unité provient de la doctrine qu'elles exposent. Un très petit nombre d'entre elles furent datées. A tout prendre, on peut, croyons-nous, affirmer sans témérité que la plupart d'entre elles furent écrites entre 1527 et 1569. L'activité épistolaire du Bienheureux s'accrût, en effet, vers la fin de sa carrière. Les circonstances mêmes l'y avaient forcé. Atteint d'une grave maladie qui le tenait alité, il occupait ses loisirs à correspondre avec ses disciples. Ceux-ci, qui résidaient dans les collèges, les séminaires et les universités qu'il avait bâtis, recouraient à sa

direction. Parmi eux, il faut compter un grand nombre de prêtres ou de jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, quelques gentilshommes et plusieurs dames de la haute aristocratie qui, sur ses conseils, avaient renoncé à la vie mondaine.

Deux disciples d'Avila, Juan Diaz et Juan de Villaras ont pris soin, lorsqu'ils composèrent la première édition de l'*Epistolario*, de nous confier — détail précieux — à qui s'adressaient ces lettres (1). Beaucoup de prêtres, de prédicateurs, de directeurs de consciences, de séminaristes, bénéficièrent donc des conseils du Bienheureux. Ils sont les privilégiés. Il leur adressa ses plus belles lettres. La conscience de la grandeur du sacerdoce donne au Bienheureux cette chaleur d'accent qui est comme le fond de son tempérament littéraire.

Il leur montre comment, après avoir enfanté les âmes à Jésus-Christ, ils ne s'appartiennent plus. Austère, mais de cette austérité pleine d'onction qui le fait ressembler à saint François de Sales, il s'engage dans les recommandations les plus minimes.

« Toujours il faut être d'humeur égale, afin que l'enfant [que vous avez engendré à l'Évangile] n'ait à votre égard aucune réponse moins affectueuse. Il arrive parfois que le cœur paternel, tourmenté par mille inquiétudes, considère comme un grand soulagement de laisser libre cours à sa tristesse et de se rassasier de larmes. Pourtant, si son petit enfant vient à lui, il faut qu'il joue et rie comme s'il n'avait que cela à faire. Qui énumérera toutes les tentations, les sécheresses, les pièges, les dangers, les scrupules et les mille soucis divers

(1) Cf. V. Garcia de Diego, *B^to Juan de Avila, Epistolario Espiritual*, dans les clasicos castellanos, ediciones de « la Lectura », Madrid, 1912, p. 1, note 6. Nous avons donné une traduction des principales lettres de l'*Epistolario* dans les éditions du *Museum Lessianum. Le Bienheureux Juan de Avila, Lettres de direction*, Section ascétique et mystique, n° 25, Louvain, 1927.

et funestes qui l'assaillent? Quelle vigilance pour empêcher qu'ils pénètrent jusqu'à eux! Quelle sagesse pour savoir les en retirer, lorsqu'ils y seront tombés! Quelle patience pour ne pas les délaisser de temps à temps, pour s'entendre demander ce à quoi on a déjà répondu et leur inspirer de dire ce qu'on leur a déjà insinué! Quelle courageuse et continuelle oraison il faut pour demander à Dieu qu'ils ne meurent pas! Car il n'y a pas, croyez-moi, mon Père, de douleur comparable à celle que vous ressentiriez s'ils mouraient, et je ne crois pas qu'il y a en ce monde un plus affreux genre de martyre provenant de Dieu que le tourment causé par la mort d'un enfant en le cœur de celui qui véritablement est père » (1).

La prédication est au premier plan de ses préoccupations. Que n'a-t-il pas fait pour former des missionnaires patients, zélés et pénétrés de l'esprit du Concile de Trente! Il les envoyait par toute l'Espagne, mais particulièrement en Andalousie, où le besoin de prêtres instruits semblait plus pressant. Dans les lettres qu'il leur adresse, Avila non seulement leur propose la doctrine la plus haute, mais s'attache encore à leur donner ces humbles conseils pratiques qui dénotent l'orateur de profession.

Il sait bien toutes les difficultés de ce ministère qu'il continue de pratiquer à leurs côtés :

« Dans ce ministère, dit-il, il arrive fréquemment d'être soit porté aux nues, soit injurié, mais le serviteur de Dieu doit savoir se montrer aussi sourd envers ceci qu'envers cela, encore qu'il doive davantage se réjouir du déshonneur que de l'honneur, puisque, grâce à ce dernier, il est plus conforme au Christ qui, pour avoir cherché la glorification de son Père, fut déshonoré » (2).

(1) J. M. DE BUCK, *Le Bienheureux Juan de Avila*, p. 49 et suiv. — (2) *Op. cit.*, p. 69.

Son art tout personnel de la direction des âmes, il le transmet comme son secret le plus cher. Il est peu de lettres où il omette d'en parler. Partout perce sa grande expérience du confessional. Des détails psychologiques d'une grande finesse abondent : description des difficultés particulières dans ce ministère : péril des confessions féminines et des conversations oiseuses, envahissement progressif des soucis matériels, affaiblissement graduel des lumières surnaturelles, dégoût de l'oraison et du silence.

Avila sait que la vie du prêtre, surtout s'il s'adonne aux missions rurales, doit être une vie réglée. Aussi communique-t-il aux plus fervents des ordres du jour détaillés (2). En voici le plus typique : « Depuis la tombée de la nuit jusqu'à huit heures et demie du soir, le prêtre doit se recueillir au son de l'*Angelus*, et après s'être mis à genoux, réciter le *Confiteor* et le *Miserere*. Tout le temps qui précède la frugale collation du soir, il le doit employer à méditer sur ses péchés, sur sa mort imminente, sur l'enfer et le purgatoire et en général sur les mystères évangéliques qui incitent au repentir et à la componction; cette méditation doit durer deux bonnes heures. Le silence est de rigueur depuis la collation du soir jusqu'après la messe du lendemain. Il faut occuper la soirée par la récitation de prières vocales ou par la lecture de livres appropriés : Cassien, l'*Abecedario* d'Osuna, saint Grégoire, saint Augustin, le *Contemptus mundi*. Vers dix heures, il sied de se reposer jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle il faut se lever pour réciter matines et méditer un passage de la Passion. Cette oraison doit durer deux heures; après quoi il convient de se reposer jusqu'à six heures ou six heures et demie. Avant la messe, il faut réciter Prime, Tierce et Sexte, et méditer les mystères eucharistiques. L'action de grâces doit durer au moins une demi-heure. Le prêtre doit

(1) *Op. cit.*, p. 85 et 235.

aussi étudier. Avila lui recommande d'employer deux heures au moins à revoir le Nouveau Testament, après quoi il pourra déjeuner et se délasser. « Bien qu'il semble qu'en rayant la pierre du moulin, on l'empêche de travailler, on fait cependant beaucoup en la préparant à moudre davantage. » Après une sieste d'une bonne heure, le prêtre récitera None, Vêpres et Complies. Jusqu'à l'heure de l'Angelus il doit s'occuper du service du prochain : prêcher, catéchiser, visiter les malades dans les hôpitaux, enseigner aux jeunes gens les passages choisis de Cicéron, d'Aristote ou de Platon».

On voit l'austérité d'une telle direction. La méditation des fins dernières a, dans la pensée d'Avila, un rôle prépondérant. Elle ne le cède en importance qu'à la dévotion eucharistique. Le centre de la vie sacerdotale est pour lui la messe, qu'il désire quotidienne. Il a écrit sur ce sujet ses meilleures lettres (1).

Avila fut aussi le père spirituel de maintes grandes dames adonnées à la dévotion. L'exemple en venait de haut. La cour d'Espagne, — extérieurement au moins — sévère dans ses mœurs, et peu encline aux plaisirs mondains, recourait alors aux théologiens éminents (2).

Avila, comme beaucoup d'autres, avait son cercle de pénitentes. Toutes n'étaient pas également dociles, et il faliait sa charité surnaturelle et son inaltérable patience pour en amener un bon nombre à la piété sincère. De frivoles qu'elles étaient, plusieurs parvinrent aux plus hauts états mystiques, telle cette Sancha Carillo pour qui il écrivit son *Audi Filia*.

De grands seigneurs sollicitaient ses conseils (3). On cite au XVIe siècle des conversions tapageuses. Charles-Quint, Philippe II, Don Juan lui-même donnèrent l'exemple de ces décisions subites. Sainte Thérèse dans sa *Vie* raconte

(1) *Op. cit.*, p. 74 et 234. — (2) Voyez par exemple *op. cit.*, les lettres 10e, 12e et 15e. — (3) Voyez par exemple *op. cit.*, les lettres 9e, 11e et 17e.

comment certains gentilshommes, subitement dégoûtés de leur vie de courtisan, se sentirent invinciblement attirés par la vie monacale. Saint Ignace, saint François de Borgia ne sont donc pas des exceptions. Si tous ces néophytes n'entraient pas dans un monastère, beaucoup cependant se retiraient dans leur *Castillo* et terminaient leur vie dans l'austérité et le silence (1).

Avila correspond avec eux. Il met à leur portée les plus hauts enseignements théologiques et s'efforce de les amener au mépris d'eux-mêmes et à la charité sociale.

Citons enfin pour mémoire la longue lettre adressée à l'Assistant de Séville, probablement Don Chacon (2). Sa largeur de vue en matière sociale devance bien des documents contemporains, et l'on est surpris de voir avec quelle lucidité Avila développe cette idée toute paulinienne du Christ Pontife et Roi, dont découle, par participation, toute autorité (3).

L'Audi Filia.

On se méprend parfois sur la signification de l'*Audi Filia*. Traité d'oraison, il l'est, mais il déborde en ce cas son objet jusqu'à devenir une somme complète de l'ascèse catholique.

Son importance, fort discutée, ressort, nous semble-t-il, précisément de la date à laquelle il fut composé. Sans doute son originalité paraîtrait fort diminuée, si on la comparait

(1) Sous les archiducs Albert et Isabelle le même phénomène religieux se reproduit chez nous. Voyez par exemple P. FREDÉGAND D'ANVERS, *Etude sur le P. Charles d'Arenberg*, frère mineur capucin, Paris-Rome, 1919. — (2) *Op. cit.*, p. 247 et suiv. — (3) « Son *Epistolario Espiritual* démontre comment l'onction religieuse peut s'allier au sens pratique, à la sagacité et à la plus rare bonté. Ses longs efforts pour exhorter des pécheurs illustres sauvèrent Juan de Avila de l'exubérance asiatique de Guevara, et bien que son âme fût occupée d'intérêts plus hauts que ceux des lettres, il passe maître dans l'art d'adapter la langue la plus simple aux sujets les plus élevés ». FITZMAURICE-KELLY, *La Littérature espagnole*, Colin, p. 170.

avec celle des œuvres subséquentes, souvent d'une doctrine moins abrupte et d'une lecture plus attrayante. Il est difficile de mettre l'*Audi Filia* en parallèle avec les grands traités de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de Louis de Grenade, d'Osuna ou de Jean des Anges. Toutefois, si l'on veut comprendre pourquoi ce traité est classique, il est utile de le replacer dans son milieu naturel.

L'œuvre d'Avila précède presque tous les grands traités castillans; et quelques auteurs subséquents, Grenade par exemple, s'en inspirent largement.

La première édition de l'*Audi Filia* date de 1530 (1), l'année même de la conversion de Dona Sancha Carillo pour qui il fut composé. Remarquons, que sainte Thérèse ne publia sa *Vie* qu'en 1562, son *Château intérieur* en 1577, et le *Livre des Fondations* entre 1560 et 1579. Jean des Anges écrivit ses *Dialogues sur la Conquête du royaume de Dieu* en 1595, son *Manuel de la Vie parfaite* en 1608 et ses *Considérations sur le Cantique* en 1607.

D'aucuns considèrent Avila comme un des fondateurs de la mystique espagnole (2). C'est lui faire une place bien

(1) C'est la date qu'indiquent V. Garcia de Diego, *op. cit.*, p. x, note 1, Hoornaert, *Sainte Thérèse écrivain*, Desclée, Paris, 1922, p. 85. Palencia, *Histoire de la Littérature Espagnole*, Madrid, 1925, 2e édit., p. 460, assigne comme date 1560. C'est évidemment de la seconde édition qu'il s'agit. Le Bienheureux y fait lui-même allusion dans la préface de son œuvre. — (2) Groult, dans son livre récent, n'admet ce jugement qu'avec de prudentes réserves. Il a parfaitement raison. « Jean d'Avila écrivit en 1530, à l'intention de doña Sancha Carillo, sa pénitente, une paraphrase du psaume 44e, l'*Audi Filia*. Publiée contre son gré en 1538, elle ne plut pas à l'Inquisition. Avila dut la refondre. Il reçut, en 1574, l'approbation officielle. Malgré tout le mérite littéraire et doctrinal qu'on s'accorde à reconnaître à Juan de Avila, il est injuste, et je pense le montrer plus loin, d'affirmer avec Cejador que cet écrivain « fue el primero que con estos libros, dió consienzo en España al escribir libros espirituales y de oración, de manera que bien puede decirse haber sido el fundador de la literatura mistica y ascetica española ». *La Mystique des Pays-Bas et la Littérature Espagnole au XVIe siècle*, Louvain, 1927, p. 81 et 82.

large. Il a été surtout un prédicateur moraliste et un ascète. Théoricien de la mystique, nous verrons qu'il ne l'est que par raccroc. Dans l'*Audi Filia*, il songe surtout à synthétiser les grands principes de la vie intérieure ordinaire. S'il traite d'oraison proprement mystique, c'est pour prévenir certaines idées fausses, non pas pour la recommander. Il fraye donc la voie. Il ne s'y engage pas. Aussi ne peut-on que souscrire, sur ce point précis, au jugement de M. Hoornaert : « Jean d'Avila est situé à un tournant de la littérature dévote. Il y a plus en lui que de simples considérations dévotes. La profondeur de ses enseignements en fait l'annonciateur des Maîtres. Avec Osuna et Laredo, c'est un des grands noms de cette période. Il dépasse même tous ses contemporains par le mérite littéraire. Sainte Thérèse le vénérait pour sa doctrine et lui fit envoyer le *Livre de sa Vie*, pour avoir son appréciation à laquelle elle tenait beaucoup, et recevoir au besoin son approbation. Il me semble toutefois exagéré de dire avec Cejador : « Il fut le premier qui commença à écrire des œuvres spirituelles et d'oraisons ; on peut l'appeler le fondateur de la littérature mystique et ascétique espagnole ». S'il écrit son *Audi Filia* en 1530, il ne faut pas oublier qu'avant lui il y avait eu Osuna et Alonso de Madrid. Nous sommes d'ailleurs encore loin de la période mystique proprement dite, et Jean d'Avila, comme Laredo, est en avance sur son temps » (1). Saint Ignace tenait, lui aussi, l'*Audi Filia* en profonde estime. Il le recommande comme lecture au réfectoire, pendant les repas. Il l'avait d'ailleurs lu et annoté. Il écrit, en effet, le 10 juin 1538, à Nicolas de Furno : « Johanni Avile debetis me commendare : liber suus nuper est mihi portatus et legi eum per totum et signavi notabilia et continuationes in margine et multum teneo de tali libro et multum delectat me quando lego, quia est notabiliter bonus » (2).

(1) Hoornaert, *op. cit.* p. 85. — (2) Monumenta Hist. Soc. Jesu, *Epist. Ign. Loyolæ I*, Epist. 15ª, p. 130.

La doctrine qu'y proposait Avila concordait parfaitement avec la doctrine ignatienne : même caractère de solidité, de pondération, de prudence, même zèle apostolique, même défiance à l'égard du merveilleux hétérodoxe.

Le but de l'ouvrage est très précis. Adoptant une méthode usuelle à son époque, Avila suit, mot pour mot, un texte scripturaire et en tire les enseignements appropriés (1).

Audi Filia : l'âme qui se sent attirée à la vie parfaite doit, avant toute chose, s'efforcer d'*écouter*, afin d'entendre la voie intérieure et secrète de l'Esprit. Il faut, de plus, qu'elle ferme l'oreille à toute sollicitation charnelle ou mondaine. Bien compris par le spirituel et assidument pratiqué par lui, ce principe est comme le fondement du grand œuvre qu'il entreprend d'élever.

Et vide : il faut aussi *voir* (2). Cette pensée introduit à une ascèse plus ardue et souvent plus douloureuse. L'homme doit considérer à la lumière de la foi le peu qu'il est et le peu qu'il vaut. Il doit se défendre de lui-même et de ses œuvres. Ce principe de la connaissance propre, base de la morale antique et de l'ascèse augustinienne, Jean d'Avila le souligne avec une rare vigueur. A peine est-ce si saint Ignace, dans la première semaine de ses *Exercices*, l'ait dépassé en réalisme et en précision. Pas plus que le solitaire de Manrèse, il ne redoute ni le terme propre ni l'image crue, lorsqu'il s'agit de mettre l'âme en face de ses souillures.

Humblement conscient de sa misère, le spirituel est alors introduit à la vie d'oraison proprement dite. Il peut se présenter à Dieu sous l'égide de Jésus-Christ, son médiateur

(1) Nous ne pouvons évidemment donner toutes les références qui intéressent notre sujet. Nous n'en fournissons que les principales. Ainsi *Obras d l Venerable Maestro Juan d' Avila*, Clerigo, Apostol de la Andalucia. En Madrid, en la Imprenta Real Año de 1792. T. I, p. 185 et 186 et suivantes. — (2) *Obras*, T. I, p. 311 et suiv.

naturel. En dehors de Jésus, l'homme, péché vivant, ne peut espérer violenter le ciel (1).

Cette étape correspond à la seconde semaine ignatienne. Jésus-Christ, auteur et consommateur de toute sainteté, est au centre de la pensée avilienne. Là se trouve l'idée fondamentale de *l'Audi Filia*. Il ne faudrait pas se risquer à la chercher ailleurs, ce serait fausser ce qu'il y a dans ce long traité de plus puissant, de plus original et de plus authentiquement psychologique.

Oublie ton peuple, poursuit le texte. Qu'est-ce à dire sinon : renonce à ta volonté propre? Et comme saint Ignace, exposant à son retraitant le double programme de vie, symbolisé par deux étendards, notre auteur suggère — rapprochement curieux — l'idée de « deux bandes d'hommes », de deux « cités », celle du bien et celle du mal entre lesquelles il faut opter. Choisir la première, c'est s'agréger au peuple de Dieu, c'est donc oublier sa patrie, symbole de la volonté propre et de l'honneur mondain.

Oublie la maison de ton père. Qu'est-ce à dire, sinon renier, ce qui, d'essence, est beaucoup plus intime que ton peuple et ta volonté : les subtiles satisfactions d'amour-propre et les moindres mouvements peccamineux (2)?

Car le Roi a désiré ta beauté. Jean d'Avila parvient ici au sommet logique de son œuvre : l'obtention de la beauté morale, de cette beauté intérieure, dont parlait déjà Platon et qui n'est autre que le terme de l'effort ascétique et de la libération progressive (3).

Transposé dans le plan divin, cet esthéticisme moral se retrouve éminemment en Jésus-Christ. « Il est, dit notre auteur, en reprenant une expression chère aux Pères grecs., *el hermoso Verbo de Dios*, le beau Verbe de Dieu » (4).

(1) *Obras*, T. I, passim. — (2) *Obras*, T. II, p. 159. — (3) *Obras*, T. II, p. 181 et suiv. — (4) *Obras*, T. II, p. 187.

Étant *Dios humanado*, le Dieu, si l'on peut dire, humanifié (1), il nous communique sa beauté, cette beauté que nous cherchons en vain dans les créatures et que les créatures, comme le dit si puissamment saint Augustin, nous conseillent de chercher au-dessus d'elles (2).

Au fond l'*Audi Flia* est une œuvre apologétique, non pas en ce sens qu'elle défend explicitement la religion catholique déjà fort attaquée, mais parce qu'elle se plaît à mettre en évidence les dogmes principaux que battaient en brèche les protestants et les faux mystiques. Notons, en tout dernier lieu, celui de la justification de l'âme en vertu des mérites de Jésus-Christ, et cette idée, si chère aux grands ascètes castillans, de la nécessité d'un effort de l'âme sur elle-même pour se libérer des passions qui entravent l'exercice de sa liberté surnaturelle.

« Ils ont voulu chercher des voies nouvelles pour aller à Dieu. Ils se sont imaginé qu'il suffisait de s'abandonner entièrement au Seigneur pour être conduit par son Esprit. Ils en sont arrivés à un tel aveuglement qu'ils prennent leurs sentiments pour le sentiment même de Dieu et qu'ils considèrent des actes contraires aux commandements mêmes de Dieu comme étant inspirés par l'Esprit-Saint » (3).

Allusion transparente aux nouvelles sectes mystiques des Béats et des Illuminés.

Qu'il suffise, afin de mieux faire apparaître la tendance nettement apologétique de l'*Audi Filia*, de résumer, avec l'historien des hétérodoxes espagnols, le catalogue des principales erreurs mystiques que dressa l'Inquisiteur général Don André Pacheco (4).

(1) *Obras*, T. II, p. 28. — (2) *Obras*, T. II, p. 187 et suiv. et *loc. cit.*, p. 194 et suiv. Cf. aussi *Obras*, T. II, p. 214 et suiv. — (3) Voyez ce que dit POURRAT, *La spiritualité chrétienne*, T. III, p. 162, à propos de ce texte et comment il le replace dans son contexte historique. — (4) Voyez à ce sujet le beau livre de MENENDEZ Y PELAYO, *Historia de los Heterodoxos Españoles*. Nous en citons ici les pages 553 et 554.

« L'oraison mentale est de précepte divin. Tout le reste tient de celle-ci son accomplissement. — Les serviteurs de Dieu ne doivent pas s'adonner à des travaux corporels [ce qui contredisait une loi fondamentale de l'ancien monachisme]. — Il ne faut obéir à aucun prélat, ni père, ni supérieur, lorsqu'il ordonne une chose de nature à troubler la contemplation. — Certaines ardeurs, certaines défaillances sont le signe qu'ils [les parfaits] sont en état de grâce et qu'ils possèdent l'Esprit-Saint. — Les parfaits ne doivent pas faire d'œuvres vertueuses. — La vision de l'Essence divine et du Mystère de la Sainte Trinité est possible en cette vie, lorsque, arrivés à un certain degré de perfection, les élus sont intérieurement dirigés par le Saint-Esprit. — Parvenu à un certain état de perfection, il ne faut ni s'aider d'images ni se rendre au sermon ni entendre la messe. — La personne qui communie sous une plus grande forme ou sous plus de formes est plus parfaite. — Vaine est l'intercession des saints... — Dans l'extase, la foi est supprimée, parce que l'on voit Dieu clairement et que le *rapt* est un état intermédiaire entre la foi et la gloire » (1).

Or, il n'est pas téméraire d'affirmer que, dans son grand traité, Jean d'Avila prend exactement le contrepied de ces différentes propositions, toutes condamnées comme entachées d'erreur soit dogmatique soit morale. Rien ne serait plus suggestif que d'étudier à ce point de vue les chapitres 55e et suivants. On ne peut, en effet, réprouver plus nettement toutes ces fausses larmes, ces troubles nerveux, ces transes physiques, ces pseudo-visions, ces révélations douteuses, qui, pour les *Alumbrados* étaient un signe évident de la grâce et un gage certain de perfection (2).

(1) Voyez en outre un autre résumé des doctrines illuministes dans le *Catheciſmo de Carranza*, cité dans MENENDEZ Y PELAYO, *op cit.*, *loc. cit.*, p. 530. — (2) Voyez *Obras*, T. I, p. 310; T. I, p. 305 et 306; surtout T. I, p. 279 et suiv.

Quoi de plus sage que ce critère général : « Plus l'amour croît, plus croît aussi l'ambition d'observer toujours davantage la parole de Dieu et de son *Église* » (1).

Saint Ignace n'a pas été plus précis dans ses *Exercices*.

La tendance générale de l'*Audi Filia* est de plus antiprotestante. Les écrits de Luther, connus en Espagne deux ans après sa rupture définitive avec l'Église, mettaient la foi en péril. En pyschologue pénétrant, Avila a sur la mentalité générale de l'hérétique des aperçus qui, au temps où il écrivait, devaient paraître singulièrement neufs et profonds (2).

Que l'on relise les chapitres 30e et suivants de son *Audi Filia*, et l'on sentira cette émotion, ce souffle oratoire qui anime les meilleures pages de son œuvre. Celui qui décrit avec cette audace puissante la fragilité de la foi dans l'âme volontairement esclave de ses passions nous apparaît comme un des grands polémistes de son siècle. Il aime à rappeler aux faibles et aux timorés combien la pratique des sacrements fortifie l'âme et la maintient en grâce. C'est presque avec angoisse qu'il pousse le cri de ralliement proposé par le Concile de Trente : réforme dans les mœurs et raffermissement de la croyance.

L'*Audi Filia* est donc une somme de l'ascèse catholique. Il ne prétend nullement rivaliser avec les œuvres des grands mystiques castillans, qui l'utilisent parfois sans le dire. Son enseignement tout classique, un peu abstrait et fort synthétique, tend uniquement à purifier l'âme et à la raffermir dans la foi.

C'est par le moralisme ascétique dont elle est empreinte que l'œuvre d'Avila s'insère dans la tradition espagnole du XVIe siècle (3). L'avoir compris, l'avoir lucidement et métho-

(1) *Obras*, T. I, p. 282. — (2) *Obras*, T. I. p. 276.

(3) GROULT, *op. cit.*, p. 178, semble y voir une influence de la littérature du Nord. « Or, il me paraît, dit-il, que les premiers écrivains castillans

diquement exposé, tout en suivant avec souplesse les multiples méandres qu'impose la paraphrase d'un texte scripturaire, voilà, — le mérite littéraire mis à part — le principal titre de gloire de Jean d'Avila.

De quelques autres traités spirituels.

Le Bienheureux a composé divers autres traités, fort inégaux d'allure et de doctrine, mais qui révèlent une grande piété et un prodigieux talent oratoire. C'est par là surtout que ces œuvres s'imposent à notre attention.

Les limites de ce travail ne nous permettent pas d'en pousser plus loin l'analyse. Aussi bien, leur importance, comparée à celle de l'*Epistolario* et de l'*Audi Filia*, apparaît comme fort secondaire, d'autant que l'on ignore la date exacte de leur composition. Il est probable cependant qu'ils furent publiés après l'*Audi Filia*.

Avila, reprenant alors les grandes lignes de son enseignement, le synthétisa à nouveau pour en donner la substance à ses disciples. Ayant bâti, comme le souhaitait le Concile de Trente, un bon nombre de collèges, de séminaires et d'universités, — celle de Baeza est restée célèbre — il atteignait au terme de sa carrière. Miné par le travail, — ses biographes nous racontent qu'il prêchait parfois trois heures durant — et par une maladie qui ne pardonne guère, il commençait d'entrer dans la légende. Ses succès oratoires lui avaient attiré des foules nombreuses. Quoi de plus naturel que ses disciples réclamassent de lui une sorte de testament spirituel où se trouverait résumé l'essentiel de sa pensée religieuse. Il écrivit donc de longs traités sur ses trois plus chères dévo-

suivent des principes identiques, conçoivent leurs œuvres dans le même esprit et le même but. Alonso de Madrid et Francisco de Osuna, Bernardino de Laredo et Juan de Avila manifestent assurément des idées et des tendances toutes semblables à celles qui dominent dans la littérature du Nord ».

tions : la dévotion au Saint-Esprit, à l'Eucharistie et à la Sainte Vierge.

Le *Traité sur l'Eucharistie* est fort long et se laisse difficilement résumer (1). Il se subdivise en vingt-six chapitres, espèces de sermons qui valent par eux-mêmes et qui forment autant de traités distincts. Les premiers ont, nous semble-t-il, une certaine valeur rétrospective en ce sens qu'ils indiquent minutieusement tout ce qui se doit observer le jour du *Corpus Christi*. On sait la grande importance de cette fête en l'Eglise d'Espagne, à quelles réjouissances publiques et à quelles faveurs spirituelles elle donnait lieu.

Les autres « *platicas* », dans une glose longue et fastidieuse des textes évangéliques qui se rapportent à l'Eucharistie, développent les principales vérités dogmatiques au sujet de la présence réelle, de la messe, de la communion, de l'amour du Christ dans le Saint-Sacrement.

En somme, il n'y a là rien de bien original. D'intolérables longueurs et une sorte de gongorisme avant la lettre déparent trop souvent cet ouvrage touffu (2). Peut-être faut-il y voir une des raisons pour quoi il est aujourd'hui tombé dans un juste oubli. Cette compilation des grandes vérités traditionnelles manque de synthèse et — chose aussi grave — de goût littéraire. Rares sont les pages qui peuvent soutenir le parallèle avec les substantiels développements de l'*Epistolario* et de l'*Audi Filia*.

Le traité ou mieux l'ensemble des *Onze traités sur la*

(1) *Obras*, T. III et IV. — (2) En voici un exemple « Que faut-il de plus à cette croix pour être une arbalète spirituelle, puisqu'elle blesse ainsi les cœurs ? L'arbalète est faite d'un bois et d'une corde tendue, et au milieu d'une encoche afin que la corde lance la flèche plus violemment et blesse davantage. Cette sainte croix est le bois, ce corps étendu, ces bras ouverts sont la corde et l'ouverture de son côté est l'encoche où l'on pose la flèche de l'amour afin qu'elle sorte de là et s'en aille blesser les cœurs ». *Obras*, T. III, p. 21 et 22.

Sainte Vierge nous semblent devoir être logés à la même enseigne. On n'y retrouve pas cette spontanéité, ce style « nombreux », cette hardiesse de pensée qui font le charme des écrits antérieurs. Mettons à part cependant le sermon sur la Vierge de Pitié, qui, une fois de plus, nous montre combien il est juste de considérer Avila comme un des maîtres de la prose castillane.

Les *cinq traités pour nous préparer à la venue du Saint-Esprit* sont moins encombrés de textes et de réminiscences scripturaires. Ils nous paraîtront donc, à nous modernes que ces allusions déconcertent si elles sont trop nombreuses, plus accessibles et plus attrayants. Toute l'œuvre est soulevée d'un grand souffle oratoire, mais elle porte malgré tout sa date. Certaines pages, qu'il faudrait citer en entier, révèlent encore pourtant le grand missionnaire d'Andalousie. Toutes en exclamations, leur pathétique justifie cette parole qu'un biographe du Bienheureux met sur les lèvres d'un de ses auditeurs : « Je viens d'entendre saint Paul interpréter saint Paul » (1).

Conclusion.

Il est rare qu'un auteur se livre deux fois parfaitement. L'ouvrage qui reflète le mieux son tempérament concrète son nom aux yeux de la postérité : sainte Thérèse est l'auteur du *Château intérieur*, saint Jean de la Croix celui de la *Montée du Carmel*, saint Ignace celui des *Exercices*, Osuna celui du *Troisième Abécédaire*.

(1) Le rôle d'Avila est jusqu'ici fort mal défini. Un auteur particulièrement compétent en la matière, M. Jean Baruzi, avoue que l'influence indirecte de Jean d'Avila sur la réforme carmélitaine, par l'intermédiaire de ses disciples résidant à Baza, fut plus profonde qu'on ne le croit généralement. Cfr. Baruzi, *op. cit.*, p. 206 et suiv. Nous espérons donner un jour quelques précisions à ce sujet. Cfr aussi, *op. cit., loc. cit.*, un jugement extrêmement exact et nuancé sur la doctrine du Bienheureux.

Avila reste et restera toujours le grand virtuose de l'*Epistolario*. Il est malaisé de dire pourquoi. Certes, ce livre révèle son tempérament littéraire et spirituel ; mais de quelles qualités contradictoires ne semble-t-il pas fait (1).

D'aucuns penseront que ses autres œuvres ascétiques font preuve d'une plus grande science doctrinale et scripturaire, d'une vue plus synthétique et plus pénétrante des grandes vérités dogmatiques.

Peut-être... Mais quiconque aura lu l'*Epistolario* se sera senti surpris — sinon charmé — par cet *accent moderne* sur quoi nous insistions au début de ce travail.

Avila a su mettre dans ses lettres tant de pénétration psychologique, une telle volonté d'entraîner l'âme faible, hésitante ou timorée, une telle sagesse dans les conseils pratiques qu'il leur donne, une telle fermeté dans sa direction, un tel amour du Christ homme, et une chaleur si communicative qu'il est et restera de notre siècle.

On retrouve en lui un peu de ce qui fait le charme si rare de sainte Thérèse, ce que nous autres modernes nous cherchons avant tout dans les œuvres des grands ascètes de jadis : la révélation de leur sensibilité personnelle et les plus intimes réactions de leur âme devant le problème du divin.

J. M. DE BUCK, S. I.

(1) POURRAT, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 161, va jusqu'à comparer son style épistolaire avec celui de saint François de Sales ; PALENCIA, *op. cit.*, p. 461, avec celui de Senèque dans ses épîtres à Lucilius, (ce qui semble plus difficile à admettre) et avec celui de saint Augustin et de saint Jérôme (ce qui paraît plus près de la réalité).